



Archives de sciences sociales des religions

124 | octobre - décembre 2003
Varia

David Maxwell, Ingrid Lawrie (eds.), *Christianity & the African Imagination, Essays in Honour of Adrian Hastings*

Leyde-Boston-Cologne-Brill, 2002, 421 p. (bibliogr., index) (coll. "Studies of Religion in Africa")

André Mary



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/886>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2003
Pagination : 63-170
ISBN : 2-222-96739-2
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

André Mary, « David Maxwell, Ingrid Lawrie (eds.), *Christianity & the African Imagination, Essays in Honour of Adrian Hastings* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 124 | octobre - décembre 2003, document 124.37, mis en ligne le 25 octobre 2005, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/886>

ces juifs, qui étaient soit des citoyens soviétiques, soit des apatrides, que signifiait l'occupation de la Chine par l'armée japonaise, alors que l'Union soviétique n'est entrée en guerre contre le Japon qu'en août 1945 et que leur sécurité à eux était entièrement à la merci de l'Armée japonaise du Guandong ? (Avraham Altman).

Le décor se déplace ensuite à Shanghai, où un Russe juif est devenu pour la première fois résident permanent en 1898. L'insécurité qui règne à Harbin et dans les autres villes de Mandchourie après l'invasion japonaise en 1931, la peur engendrée par l'assassinat crapuleux en 1933 d'un jeune pianiste juif de nationalité française, Simon Kaspe, sont la cause d'un important déplacement de la population russe juive du nord vers le havre de paix de la Concession internationale de Shanghai. La société juive russe a toute une activité interne, après avoir réussi à se séparer de la tutelle du Comité des émigrants russes blancs, des antisémites pour certains d'entre eux : une synagogue ashkenaze pour 1000 fidèles est érigée en 1941 ; un club, où l'on discute beaucoup de sionisme, fonctionne dans la concession française depuis 1931 ; les publications (en russe) sont abondantes, ainsi que les institutions pédagogiques, caritatives et d'aide aux nouveaux émigrants fuyant le nazisme (Rena Krasno). Le cas des quelque 18 000 réfugiés germanophones d'Europe centrale est différent : ils arrivent là parce que Shanghai est le seul lieu au monde qui les accueille sans leur demander ni visa ni droit d'entrée ; ce sont en majorité des hommes d'âge mûr, convaincus que leur exil va être de brève durée. Économiquement démunis, beaucoup d'entre eux survivent, jusqu'à Pearl Harbor, grâce aux envois des coreligionnaires américains. Néanmoins et malgré la diversité de leurs vues politiques et de leurs niveaux de pratique religieuse, ils réussissent à entretenir une vie culturelle brillante. L'expérience de Shanghai a eu pour résultat de les placer pour la première fois, eux juifs allemands et autrichiens, dans un environnement juif et de préparer une partie d'entre eux à s'installer en Israël après 1948 (David Kranzler, Irene Eber et Pan Guang).

Dans la première moitié du XX^e siècle, Shanghai a abrité non seulement une communauté de juifs ashkenazes russes, une autre d'émigrés germanophones entre 1938 et 1948, mais aussi une de juifs sépharades, formée de juifs de Baghdad et d'Inde : des riches commerçants, convaincus d'appartenir à la race blanche et anglicisés par loyauté envers l'empire britannique dont ils dépendaient. Arrivés à Shanghai dès 1845, leur nombre n'a sans doute jamais

excédé 800 personnes ; néanmoins leur histoire est, autour de la famille Sassoon, celle d'un succès lié au développement économique de Shanghai et celle d'une communauté qui a su conserver son identité propre, avec ses synagogues et ses écoles (Maisie Meyer).

Un autre volet de la rencontre interculturelle entre judéité et sinité s'ouvre sur la culture. Ainsi la musique : alors que la musique propre aux juifs de Kaifeng reste une énigme à résoudre, celle caractéristique des réfugiés juifs a retenu l'attention des musicologues chinois, qui lui portent maintenant un vif intérêt (Alexander Knapp). Ou encore la littérature yiddish produite en Chine par des émigrés de Harbin et de Shanghai et les traductions du yiddish en chinois (Chang Shouou-Huey). Ou bien la réception de l'Ancien Testament dans la littérature moderne critique et créative chinoise – un champ tout à fait nouveau pour la sinologie littéraire occidentale (Marián Gálik). Cet ensemble, si riche et original par l'ampleur et la variété de ses thèmes, peut prendre place parmi les instruments de référence grâce à la qualité de son index, avec caractères chinois et dates des personnages cités *in textu*.

Françoise Aubin.

124.37

MAXWELL (David),
LAWRIE (Ingrid), eds.

Christianity & the African Imagination, Essays in Honour of Adrian Hastings. Leyde-Boston-Cologne-Brill, 2002, 421 p. (bibliogr., index) (coll. "Studies of Religion in Africa").

Ce bel ouvrage est un hommage en l'honneur d'Adrian Hastings, grande figure de l'histoire du christianisme en Afrique, et pionnier de l'étude des « christianités vernaculaires » de l'Afrique anglophone, australe et orientale, à l'occasion de ses soixante-dix ans et de ses quinze ans de contribution à la revue *Journal of Religion in Africa*. A.H. est mort le 30 mai 2001 et, comme le confirme la biographie incluse dans le livre (*The Shaping of a Prophet*, I.L.), cette forte personnalité a eu une trajectoire de vie hors du commun : jeune étudiant brillant sorti d'Oxford en quête d'un « sacrifice » exemplaire, il songe très tôt à l'Afrique mais refuse les facilités de la vocation de missionnaire pour se consacrer à la prêtrise ordinaire sous les ordres du seul évêque catholique africain de l'époque en Uganda ; misant sur les promesses de Vatican II, et ses ouvertures œcuméniques, ce prêtre catholique, marié, met ses compétences de théologien et d'historien et son expérience de l'Afrique au service

des Églises anglicanes ou protestantes ; enfin ce professeur de théologie, auteur d'ouvrages de référence sur l'histoire des missions et des Églises indépendantes en Afrique, passe allègrement du statut de directeur de programme de recherche au SOAS (School of Oriental and African Studies) de Londres à celui de professeur d'études religieuses à l'Université d'Aberdeen (à 47 ans) pour finalement prendre la Chair de Théologie de Leeds et la responsabilité éditoriale du *Journal of Religion in Africa*. Sa grande productivité (plus d'une trentaine d'ouvrages, cf. la bibliographie complète à la fin de l'ouvrage) alliée à ses qualités d'écriture sont d'emblée mises au service de ses préoccupations historiennes concernant entre autres les formes populaires du christianisme africain, celui qui s'est élaboré « au village » dans le dialogue et la confrontation entre le missionnaire, le prophète des Églises indépendantes, le pasteur protestant ou le prêtre catholique, une créativité religieuse à ne pas confondre avec les spéculations universitaires et citadines des théologiens afro-chrétiens de l'authenticité.

Pour cet hommage D.M., brillant chercheur de sa génération, historien spécialiste du Zimbabwe, et nouveau responsable de la revue, n'a pas eu de mal à rassembler les plus grands noms de ce champ d'étude qui étaient tous des amis d'A.H. : T. Ranger, J. Peel, M. Schoffeleers, J. Lonsdale, R. Gray, A. Walls, et quelques contributions de chercheurs africains formés par le maître (S. Gyantso et J. Walliggo). Il s'agit donc aussi d'une bonne introduction et d'un état des lieux des études historiques consacrées aux christianismes africains d'hier et d'aujourd'hui. On ne peut que se réjouir de la réédition revue et complétée de l'article pionnier de M. Schoffeleers de 1985 sur « Pentecôtisme et Néo-traditionalisme au Malawi ». Mais on ne peut que regretter qu'une seule contribution (A. Walls) soit consacrée à l'engagement chrétien en Afrique sur le front de l'islam.

Le thème central de l'ouvrage rappelé par l'introduction de D.M. porte sur la capture du christianisme par l'imagination africaine, son adaptation et sa réinvention dans des contextes historiques, culturels et sociaux très diversifiés : du premier royaume chrétien du Kongo aux croisades des *born-again* d'aujourd'hui, des premières implantations missionnaires en milieu rural aux campagnes urbaines des pasteurs et prophètes d'Afrique du Sud et du Zimbabwe. L'imagination religieuse se nourrit d'un travail synchrétique qui brouille les pistes et combine continuité et discontinuité par rapport à la tradition. L'invention des christianismes « populaires » d'inspiration catholique

ou protestante, apostolique ou pentecôtiste, va de pair avec la dynamique des cultes « traditionnels » (comme le culte Mbona du Malawi) ou des Églises néo-traditionnelles (comme l'Église des Ancêtres Noirs citée par Schoffeleers ou l'Église Afrikaania du Ghana) qui épousent certaines formes de la religiosité chrétienne tout en refusant les prescriptions en matière de polygamie ou de clitoritechtonomie. La génération de ces historiens (Ranger, Peel) n'a cessé de pourfendre les notions de religions « traditionnelles », « locales » ou « indigènes », chères aux ethnologues. J. Lonsdale préfère parler à propos des traditions kikuyu de « moral knowledge » comme J. Peel retient pour les Yoruba l'expression « country fashion ». L'appropriation africaine du christianisme n'a rien d'instrumentale ou de planifiée, il s'agit d'une « inculturation » avant la lettre de la « cosmogonie chrétienne » au sein de véritables « sociétés chrétiennes » qui n'ont pas attendu les entreprises ethno-théologiques d'inculturation et leurs initiatives intempestives et maladroites pour se forger une identité. La plupart des auteurs ici présents ont consacré une grande partie de leur œuvre à rappeler les « racines missionnaires » de la formation des identités ethniques et des nationalismes modernes (shona, kikuyu ou yoruba). C'est en se faisant chrétien que les uns et les autres ont forgé leur identité, et sont devenus « one clan of christianity » (Lonsdale).

Comme le montre T. Ranger, à propos du Manicaland (Zimbabwe), le scénario de la christianisation « populaire » se joue d'abord au sein des Églises missionnaires, anglicane, catholique ou méthodiste, avant d'être relancé par les visionnaires des Églises Indépendantes des années trente, et se développe sur plusieurs fronts : 1) le marquage chrétien de l'espace et des lieux de prière et de pèlerinage ; 2) l'action des agents indigènes, catéchistes et évangélistes, visionnaires et prophètes, dans l'élaboration de ces christianismes ; 3) la réponse aux problèmes pratiques de la vie quotidienne : mariage et fécondité, guérison et exorcisme, sécheresse et famine ; 4) l'inscription des conversions dans les logiques de reproduction des pouvoirs royaux et des chefferies, aussi bien que dans les stratégies d'ascension sociale des élites modernes ; 5) les attentes des marginaux villageois et citadins, des jeunes hommes et des femmes mûres, des salariés et des migrants ; 6) l'éducation et la redéfinition des relations de genre ou la formation d'une classe de domestiques respectueux. Cette histoire du changement religieux est une histoire sociale et une révolution culturelle.

Une place importante est également accordée dans ces approches de l'imagination

chrétienne africaine au rôle de la tradition orale autant qu'à la transcription vernaculaire des récits bibliques dans la reconstruction des légendes tribales et la formation d'une mémoire biblique des nations africaines (exil, exode, retour de l'enfant prodigue). Il est significatif que même les mouvements politico-religieux revivalistes, type Mau Mau du Kenya (Lonsdale) ou Église des Ancêtres du Malawi (Schoffeleers), reprennent la trame du récit biblique pour appuyer leur réaction anti-chrétienne ou anti-Blancs. Comme le dit J. Lonsdale, à propos des Kikuyu : « the Bible is a major unifying symbol », « an allegory of their own history », et cela pour les chrétiens comme pour les non-chrétiens. La traduction en langue vernaculaire de la Bible constitue par elle-même un tournant décisif puisqu'elle contribue d'abord à la codification des langues orales et donc à la reconnaissance des identités ethno-linguistiques, creuset des futures nations. Bien plus, le référent biblique, dès qu'il est traduit en langue vernaculaire, fait autorité dans les débats et les palabres entre les chefs ou leaders indigènes et les missionnaires sur la polygamie, la circoncision et l'excision, ou l'obéissance à l'État, et le Lévitique contribue à former une nouvelle « ethnicité morale » (Lonsdale).

L'arrivée dans tous ces pays anglophones, à partir des années quatre-vingt, des mouvements *born again* d'inspiration américaine a ébranlé et surpris comme bien d'autres nos historiens anglo-saxons des christianismes africains, même si leur connaissance approfondie des traditions méthodistes ou baptistes locales leur a permis d'inscrire cette « nouveauté » dans la continuité des premières missions méthodistes wesleyennes du XIX^e siècle, des implantations des Églises apostoliques ou des Assemblées de Dieu du début du XX^e (1908 en Afrique du Sud) et des Revivals de l'époque coloniale des années trente. D.M. comme d'autres n'hésitent pas cependant à reconnaître dans ce mouvement « global » du pentecôtisme et ses dénominations « internationales » une nouvelle « vague missionnaire » (la troisième), aussi importante qu'a pu l'être le mouvement prophétique des Églises Indépendantes des années trente. Les rapports entre ces Églises ou Ministères inter-dénominationnels et les chefs d'État (qui y cherchent un soutien et une source de légitimation charismatique), leur investissement des media et de la production audiovisuelle, leur prédication sur la sainteté et la prospérité, représentent une nouvelle donne dans le paysage religieux africain. L'historien met en garde cependant à juste titre contre toute précipitation à lire ce mouvement actuel en termes d'inféodation aux valeurs du capitalisme libéral américain ou de confirmation des grands récits

de la modernité (individualisation et autres). L'émergence des nouvelles Églises de *born again*, et l'espace de reconversion des certitudes et des engagements qu'elles offrent, répondent en Afrique au vide laissé par les régimes de parti unique et les recompositions sociales en cours. Elles peuvent contribuer à la démocratisation autant qu'à la légitimation d'hommes politiques charismatiques et au renforcement de régimes autoritaires (Ouganda, Kenya, Zimbabwe). L'Afrique a manifestement plus besoin de paix et de sécurité que de « prospérité gloutonne ». Avec la longue durée, ce mouvement global se « relocalise » et se diversifie au contact d'un champ religieux africain plus que jamais « complexe et dynamique » où les Églises historiques et les cultes néo-traditionnels conservent une place majeure. L'histoire de la transnationalisation régionale et mondiale des Assemblées de Dieu africaines du Zimbabwe (ZAOGA) que retrace D.M. illustre bien la stratégie des Églises « historiques » indigènes, souvent dominées par des personnalités charismatiques (comme Guti), qui cherchent à s'approprier les ressources internationales (le capital symbolique des Écoles bibliques américaines autant que leurs financements) en échange de nouvelles dénominations (la ZAOGA devient en 1980 FIFMI, Forward in Faith Ministries International) tout en cultivant la spécificité d'une vision panafricaine et d'un nationalisme culturel qui ont fait leur succès historique dans le contexte des luttes pour les Indépendances.

Le retour historique sur la longue durée de la première vague missionnaire et de ses réveils se révèle plein de leçons pour la compréhension des effervescences contemporaines. Et si, comme le soutient J. Peel, dans son étude sur Wole Soyinka, « a nation is always at its core a religious project », l'histoire religieuse des « nations africaines » est la meilleure introduction aux enjeux ethno-identitaires de la scène politique d'aujourd'hui.

André Mary.

124.38

MERVIN (Sabrina).

Un réformisme chiite, Ulémas et lettrés du Jabal 'Âmil (actuel Liban-Sud) de la fin de l'Empire ottoman à l'indépendance du Liban, Paris-Beyrouth-Damas, Karthala-CERMOC-IFEAD, 2000, 520 p. (bibliogr., index, glossaire, annexes, illustr., cartes) (coll. « Le Proche et le Moyen-Orient »).

Disons les choses nettement : la thèse de S.M. est l'une des contributions les plus importantes à l'histoire intellectuelle de l'islam